

**L'origine des langues et l'archéologie :
Des modèles arborescents à la dynamique des populations.**

DEMOULE Jean-Paul

Action “ Origine de l’Homme, du Langage et des Langues ”

A. FICHE ADMINISTRATIVE

Titre du projet :

L’ORIGINE DES LANGUES ET L’ARCHÉOLOGIE :
DES MODÈLES ARBORESCENTS À LA DYNAMIQUE DES POPULATIONS.

Mots-clés :

Archéologie, Linguistique, Migrations, Indo-européens, Sémitique, Modèles interprétatifs.

Résumé du projet (10 lignes maximum) :

Le projet a pour but d’associer étroitement archéologues et linguistes autour des questions débattues dans le cadre de la “ nouvelle synthèse ”. On se propose d’appréhender dans leur dimension historiographique et actuelle un certain nombre de cas, de vérifier la pertinence des modèles arborescents qui sont au cœur de la plupart des systèmes interprétatifs, en se demandant si une partie importante des résultats obtenus n’est pas le simple produit de l’utilisation de ces modèles pour rendre compte de données par essence discontinues. Trois champs d’application archéologiques et linguistiques ont été retenus : les populations et les langues du groupe sémitique (Levant, Arabie, Afrique du nord-est), les populations “ indo-européennes ” ou “ indo-aryennes ” des steppes et d’Asie centrale, la diffusion de l’agriculture vers l’Europe et les mouvements de population éventuellement associés.

1. Responsable scientifique du projet

NomDEMOULE..... Prénom.....Jean-Paul.....

Grade.....PU2.....

Discipline du responsable scientifique: Archéologie

Établissement de rattachement Université de Paris I, UFR 03

Adresse professionnelle : Institut d’Art et d’Archéologie, 3, rue Michelet

Code postal 75006 Commune Paris 6^{ème} .

Tél 01 45 21 16 35 Fax 01 45 21 42 33

E-Mail : jpdemoule@wanadoo.fr

2. Laboratoire ou organisme de rattachement de l'équipe de recherche

Intitulé **ARCHEOLOGIE ET SCIENCES DE L'ANTIQUITE**

Type de formation (*cocher la case utile*)

- Unités CNRS : unité propre du CNRS unité associée ou mixte du CNRS

Préciser le code unité UMR 7041

Préciser la délégation régionale : Paris Ouest

Nom du directeur de l'organisme : .Pr. Anne-Marie GUIMIER-SORBETS

Adresse : N° , rue , BP...Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, .21, allée de l'Université

Code postal 92023 Commune Nanterre Cedex

Tél 01 46 69 24 84

Fax 01 46 69 24 86

Membre(s) partenaire(s) :

CLEUZIOU Serge DR2 CNRS cleuziou@mae.u-paris10.fr ou cleuziou@aol.com

COUDART Anick DR2 CNRS coudart@mae.u-paris10.fr

FRANCFORT Henri-Paul DR2 CNRS francfort@mae.u-paris10.fr

LASSNER Jean-Jacques DR2 CNRS jjglassner@wanadoo.fr

LECOMTE Olivier CR1 CNRS lecomte@mae.u-paris10.fr

3. Autre(s) laboratoires ou organisme(s) partenaires

Cette section est à reproduire autant de fois que nécessaire.

EA 372, MODELES ET DYNAMIQUES DES LANGUES

Discipline(s) couverte(s) par l'équipe : Linguistique

Nom du directeur de l'équipe : KERLEROUX Françoise

Membre(s) partenaire(s) :

LAKS Bernard PU laks@u-paris10.fr

DELAVEAU Annie PU delaveau@u-paris10.fr

Adresse : Université de Paris X, UFR L.L.Phi, Sciences du langage, 200, avenue de la République

Code postal 92001 Commune Nanterre Cedex

Tél 01 57 09 73 24

Fax 01 40 97 47 11

3. Autre(s) laboratoires ou organisme(s) partenaires

ATRID (Analyses textuelles, représentation des identités et discours (UPRES-EA, contractualisation en cours)

Discipline(s) couverte(s) par l'équipe : Linguistique, Phonologie, Sociolinguistique

Nom du directeur de l'équipe : Thomas PUGHE

Membre(s) partenaire(s) :

BERGOUNIOUX GabrielPU gabriel.bergounioux@

Adresse : Université d'Orléans, UFR Lettres, langues et sciences humaines
Code postal 45072 Commune Orléans Cedex 2

Tél 02 38 49 47 02 Fax 02 38 49 47 12

3. Autre(s) laboratoires ou organisme(s) partenaires

URA 1028 LABORATOIRE DE LINGUISTIQUE FORMELLE

Discipline(s) couverte(s) par l'équipe : Linguistique

Nom du directeur de l'équipe : Jean LOWENSTAMM

Membre(s) partenaire(s) :

SEGERAL Philippe MC Philippe.segeral@linguist.jussieu.fr

Adresse : Université de Paris VII, Tour centrale, 2, place Jussieu

Code postal 75251 Commune Paris Cedex 05

Tél 01 44 27 57 00 Fax 01 44 27 79 19

B. PROJET SCIENTIFIQUE

1. Attendus scientifiques.

“ La linguistique et l'anthropologie, qui donnent dans leurs aspects comparatifs de belles séries continues, de robustes ensembles, dès qu'elles se surimposent à un cadre d'histoire, avec des dates, des noms de peuples, deviennent hasardeuses et discontinues ”. Ce constat énoncé par André Leroi-Gourhan en 1945 (*Milieu et techniques*, p. 324) et développé par lui sur plus d'une centaine de pages n'a jamais fait depuis l'objet de l'explicitation scientifique qu'assurément il méritait alors et continue à mériter : il suffit pour s'en convaincre de substituer génétique à anthropologie. L'objet de ce programme de recherche n'est pas d'acquérir de nouvelles données empiriques qui viendraient vérifier ou infirmer les possibilités d'une “ nouvelle synthèse ”, mais de réfléchir à la pertinence des outils théoriques mis en jeu aujourd'hui comme hier, et tout particulièrement à celle de modèles arborescents qui privilégient comme mode d'interprétation la *division* à partir d'une origine commune et la *diffusion* à partir d'un centre unique. Archéologie, linguistique et génétique, même si elles ont peu communiqué, partagent ces modèles, et ce sont eux qui, à travers la “ nouvelle synthèse ” semblent organiser leur rencontre. On se propose, à travers des analyses de cas, de montrer combien l'emploi de tels modèles sur des données essentiellement discontinues détermine la congruence des interprétations, de s'interroger sur la validité des comparaisons, d'une discipline à l'autre, entre ces modélisations, puis d'envisager des modèles alternatifs qui permettraient de proposer quelque solution au constat que Leroi-Gourhan avait laissé sans réponse. On se propose d'associer autour de cette réflexion des archéologues et

des linguistes dans le but d'analyser l'importance de la médiation culturelle dans l'adoption d'une langue et d'un mode de vie (technique, économique, politique) par des groupes humains. Les auteurs du programme ne rejettent bien entendu pas les apports des données populationnelles génétiques à la compréhension de l'évolution des sociétés humaines, mais pensent qu'elles n'y prendront leur juste place qu'au prix de la compréhension de cette évolution à travers des modèles qui n'en simplifient pas la complexité.

2. Le volet archéologique.

La partie archéologique du programme se propose de vérifier la validité de la traduction spatio-temporelle, en termes technologiques et culturels, d'un modèle arborescent depuis un centre d'origine, c'est à dire depuis un lieu et une époque où seraient apparus des éléments qui se seraient ensuite diffusés, et qui pourraient être corroborés à la diffusion, depuis ce même centre, de groupes humains et de langues. Ce modèle diffusionniste est très présent en archéologie. Il sous-tend la plupart des interprétations proposées depuis le XIX^{ème} siècle, même lorsque celles-ci sont contradictoires.

Sans poser a priori que de telles contradictions invalident forcément le modèle, on peut au moins reprocher à ce dernier de faire bon marché des entités culturelles en place dans les régions où entrent de nouvelles populations. Dans une des reconstructions les plus récentes et les mieux étayées de la diffusion de l'agriculture, Jacques Cauvin (1994 : 268) se borne à constater " l'accueil étonnamment positif réservé par les mésolithiques aux nouveaux arrivants ". Ce qui est en cause dans l'analyse archéologique de tels phénomènes, c'est tout autant le modèle arborescent lui-même que l'absence, au sein de la discipline, du cadre théorique qui permettrait d'analyser les contacts entre systèmes techniques ou groupes culturels, alors même qu'il s'agit là d'un sujet largement débattu en anthropologie culturelle. De même que si elle a existé l'Ève africaine avait des frères, des oncles et des cousins, de même la plupart des techniques se sont diffusées dans des régions où il en existait déjà d'autres, et la plupart des migrations ont eu lieu dans des régions déjà occupées.

L'archéologie a abandonné depuis longtemps l'idée de reconstruire fragment après fragment l'histoire culturelle. Elle sait qu'elle travaille sur des données par essence discontinues qu'il convient de replacer dans un ordre signifiant qui respecte les indications de lieu et de temps, mais que cette mise en ordre passe nécessairement par des hypothèses organisantes, et de ce point de vue l'attrait de la génétique est indéniable pour une discipline qui se place généralement dans une perspective résolument évolutionniste. Elle sait aussi en même temps qu'il convient de se méfier de " cette propriété décevante qu'ont les faits de se mettre docilement en séries pour peu qu'on les éclaire d'un seul côté à la fois " (Leroi Gourhan 1945 : 332). Pour être valable, la réflexion qu'on se propose d'entreprendre doit nécessairement s'intéresser à plusieurs exemples distincts afin de faire la part de la valorisation de telles ou telles hypothèses organisantes particuliers dans les diverses interprétations d'un même phénomène, produit inévitable de traditions de recherches archéologiques très séparées selon les régions, les périodes, et aussi les diverses entités politiques au sein de laquelle la recherche a été conduite durant tout le siècle écoulé. On se propose donc d'organiser la réflexion autour d'un certain nombre d'exemples avec les finalités suivantes :

- montrer comment une interprétation diffusionniste s'est constituée en évaluant dans l'historiographie de la recherche les hypothèses organisantes et leur évolution au

cours du temps au fur et à mesure de l'accroissement de la base de données, en recherchant notamment l'importance de présupposés diffusionnistes aux origines mêmes de la construction.

- évaluer, à la lumière des travaux les plus récents, la solidité de cette interprétation au regard des techniques actuelles de la recherche archéologique et de leurs possibilités (s'agissant notamment des analyses d'environnement et de la datation). Dans le même cadre de réflexion, tester des hypothèses alternatives et évaluer la qualité des données qui permettraient éventuellement d'en construire (sont-elles présentes et dans ce cas sont-elles fiables ? ou bien au contraire sont-elles absentes parce qu'on ne les a jamais cherchées.
- estimer la validité de l'échantillon sur lequel reposent ces interprétations au regard du champ spatio-temporel considéré. A partir de quelle quantité de données discontinues le jeu des hypothèses organisantes est-il possible ? n'existe-t-il pas des cas où l'archéologie ne peut simplement rien dire ? et dans ce cas quelle est la valeur des reconstructions proposées par d'autres disciplines moins dépendantes de données empiriques ? Peuvent-elles se substituer à la vacuité du discours de l'archéologie ?

Trois champs d'application concernant des questions majeures du développement et du peuplement de l'ancien monde débattues depuis plus d'un siècle ont été retenus, à savoir :

1. Les conditions de "l'invention" de l'agriculture et de l'élevage depuis un centre communément situé dans le Croissant fertile et celles de sa diffusion liée à des mouvements de population vers l'ouest, mais aussi le nord et l'est. Cette problématique tient une place majeure dans les travaux de Colin Renfrew et les recherches d'Ammerman et Cavalli-Sforza. Le scénario même de cette "invention" a beaucoup évolué ces dernières années et on peut prévoir que le temps des remises en question est loin d'être terminé. Ceci est dû à la fois aux progrès des recherches sur l'environnement et son utilisation, dont les techniques s'affinent sans cesse, à de nouvelles découvertes spectaculaires comme Jerf el-Ahmar en Syrie ou Gidikli en Turquie orientale, mais aussi au renouvellement de la réflexion théorique sur le processus dit de néolithisation, dont la reconstruction diffusionniste de Cauvin n'est pas la seule expression.

Les modèles alternatifs en faveur de foyers séparés d'invention de l'agriculture sont rares et de façon générale peu convaincants, mais sur le "chemin" de la diffusion, de nouvelles données permettent de mieux en apprécier les modalités, tant dans la zone balkanique que dans la zone d'aboutissement en Europe occidentale. Dans ce dernier cas, il semble qu'on soit maintenant en mesure de proposer des modèles pour les modalités du contact entre d'importantes populations mésolithiques locales et les deux "courants" de néolithisation issus l'un du bassin du Danube et l'autre des rives de la Méditerranée. De tous les modèles étudiés, c'est assurément celui qui s'appuie sur les données les plus riches et les mieux fondées, peut-être aussi celui où les présupposés organisants sont les moins visibles, ce qui ne signifie pas, bien au contraire, qu'ils n'existent pas.

Serge Cleuziou (domaine oriental), Anick Coudart et Jean-Paul Demoule (domaine européen) organiseront le travail en relation avec des membres de leurs diverses

équipes au sein de l'UMR 7041. Geoffrey Clark (Institute of Anthropology, Arizona State University, Phoenix) participera également à ce volet. Un certain nombre de chercheurs extérieurs ont été pressentis dont Laurent Olivier (Conservateur, Musée des Antiquités nationales) et Grégor Marchand (CR1 CNRS, UMR 6566, Rennes).

2. Les “ traces archéologiques ” des indo-européens. La bibliographie en ce domaine est immense et il serait hors de question de tout passer en revue. On ne s'attachera pas outre mesure à des hypothèses discréditées (comme l'origine nord européenne) et on se portera sur une région où la recherche des indo-européens a joué un rôle fondamental du point de vue de l'historiographie de la recherche tout en mettant en jeu des traditions intellectuelles différentes : l'Iran oriental et l'Asie centrale ex-soviétique. L'archéologue américain Pumpelly y cherchait explicitement leurs traces à Anau dès 1905 et tel était le cas des missions suédoises (Shah Tepe) et américaines (Tepe Hisar) dans les années trente, les recherches européennes et soviétiques de l'après deuxième guerre mondiale ayant repris la suite. Les recherches soviétiques notamment sont entièrement fondées sur une interprétation en termes de migrations de populations, certaines allant jusqu'à identifier dans une vallée précise le “ berceau ” des Indo-européens (I.N. Khlopin pour la vallée de la Sumbar). Ces régions sont, notamment depuis l'ouverture du rideau de fer, devenues un des lieux d'application privilégié des recherches prétendant associer l'archéologie et la linguistique (travaux de Mallory et de Mair notamment) autour des questions indo-européennes tandis qu'on peut prévoir qu'avec le “ dégel ” progressif des relations scientifiques de part et d'autre de la barrière du Caucase un autre champs d'investigations va se rouvrir, celui-là même où s'ancraient il y a un siècle une partie des réflexions de Gobineau.

Serge Cleuziou (pour la zone iranienne) et Henri-Paul Francfort (pour l'Asie centrale) coordonneront ces recherches au sein de leurs équipes respectives de l'UMR 7041, en relation avec les travaux déjà effectués par Jean-Paul Demoule pour les recherches visant à mettre en évidence les “ traces ” des indo-européens. Nous disposons par ailleurs via Olivier Lecomte de contacts avec l'Académie des sciences du Turkménistan qui permettront l'accès à des matériaux inédits et importants. Les hypothèses organisantes et leurs implications idéologiques sont presque toujours très évidentes et faciles à expliciter. Les données par contre, pour riches et variées qu'elles soient, sont cependant nettement moins nombreuses et plus discontinues que celles mobilisées dans le cas précédant. Nombre d'imprécisions et d'hypothèses faiblement fondées peuvent se donner libre cours avant qu'une nouvelle découverte vienne les infirmer (ou les crédibiliser). Personne ne semble encore s'être risqué à des études de paléogénétique.

3. Archéologie du domaine sémitique. Il n'est pas question ici d'aborder l'ensemble de ce domaine et l'on se propose de restreindre les recherches en mettant l'accent sur le peuplement sémitique ancien de la plaque arabique et de l'Afrique nord-orientale. Dans la plupart des interprétations classiques, le désert et les steppes d'Arabie apparaissent comme un réservoir inépuisable de populations qui déferlent par vagues successives sur les régions fertiles, pour les pouvoirs établis desquelles elles constituent une menace permanente. On s'attachera aux données sur la préhistoire récente, rares mais existantes, afin d'analyser dans quelle mesure elles s'accordent avec les reconstructions des linguistes. Il s'agit précisément d'un de ces domaines où les données archéologiques sont particulièrement discontinues (et les données

paléogénétiques totalement absentes). Viennent-elles à l'appui de données linguistiques plus intensément étudiées ? Parallèlement, les franges orientales du domaine sémitique fournissent les premières données empiriques connues et chronologiquement situées sur le contact entre trois langues différentes dont une sémitique, l'akkadien (les autres étant l'élamite et le sumérien), dans un monde mésopotamien de l'extrême fin du IV^{ème} millénaire où les archéologues ne distinguent qu'une seule culture (dite d'Uruk). La Mésopotamie est multi-ethnique et multi-linguistique dès l'apparition de la première écriture connue, et on y écrit en langue sumérienne des textes et des mythes qui sont aussi pour une partie d'entre eux conçus par des gens parlant une langue sémitique (l'Akkadien).

Serge Cleuziou (UMR 7041) coordonnera l'analyse des données archéologiques avec la collaboration de Juris Zarins (Claremont College, Los Angeles). Jean-Jacques Glassner (UMR 7041) se chargera de la partie épigraphique. Ce domaine de recherche est peu renseigné archéologiquement (s'agissant de l'Arabie et de l'Afrique nord orientale à la fin de la préhistoire, mais à quelques exceptions près, la théorie multi-régionale y est un système explicatif aussi important que la diffusion depuis un centre unique. Parallèlement à ce domaine d'investigation, Jean-Jacques Glassner se propose de réexaminer l'hypothèse de Bengtson rattachant le Sumérien au groupe Dene-sino-caucasien.

L'intégration de ces diverses approches permet donc de tester l'arbre de la diffusion des langues en trois endroits parmi les plus stratégiques, et parmi ceux où la connaissance archéologique dispose à la fois de données récentes, nombreuses et susceptibles d'être mobilisées. L'identification entre la diffusion de l'agriculture et celle des macro-familles linguistiques est à la base de la " nouvelle synthèse ". Les arborescences particulières qui rendraient respectivement compte de la famille des langues indo-européennes et de celle des langues sémitiques concernent les données linguistiques les plus anciennement connues dans l'histoire humaine. Sur ces trois champs stratégiques, une collaboration étroite entre linguistes et archéologues, qui n'avait jusqu'à présent jamais été mise en œuvre à cette échelle, doit donc permettre de juger si le modèle diffusionniste arborescent est la meilleure représentation des données disponibles, ou bien si d'autres modèles, ou encore des combinaisons de modèles, pourraient être proposés. C'est à ce niveau que s'insérera notamment la contribution de Geoffrey Clark (Department of Anthropology, Arizona State University, Tempe).

3. Le volet linguistique.

De fait, la découverte du principe de comparaison indo-européen a déplacé les modes de réflexion en linguistique, substituant au modèle logique dominant d'Aristote à la grammaire générale issue de Port-Royal un modèle historique. Avec Bopp (1816), l'analyse morpho-lexicale est attendue d'une régression vers un état archaïque, voire premier, de la langue mère, alors conçue comme une liste de racines, attestées nulle part mais continuées sous diverses formes dans les témoignages écrits des langues. Très rapidement, l'assurance qu'aucune des langues attestées ne correspondait à une primitive mais que toutes étaient des états différents d'une proto-langue à reconstruire a lancé les spéculations sur des schémas de diffusion, des essais de datation, des hypothèses de transmission.

Pour décrire filiations et apparentements, l'image d'un arbre s'est rapidement imposée (*Stammbaumtheorie* de Schleicher), représentation commode, *parlante*, encore en usage

aujourd'hui. Son évidence a semblé plus naturelle encore quand les embranchements et la souche sont venus coïncider avec ceux des sciences naturelles, qu'elles soient d'inspiration lamarckienne ou darwinienne. Il est resté de cette phase de développement un embarrassant vocabulaire métaphorique : familles de langues, langue mère, parenté linguistique, etc. où l'aveu d'un modèle biologique transparait dans une terminologie rémanente qui laissait ouverte une carrière pour toutes les dérives raciales et racistes.

Le schéma en arbre présente pourtant plusieurs inconvénients, signalés depuis longtemps. Son fixisme ne correspond en rien à l'expérience de l'enquête et de la description linguistiques. Les langues étiquetées à chaque nœud de la ramure, conçues comme des états stabilisés, autosuffisants et clos sur eux-mêmes, se succédant dans leur essence indo-européenne (ou sémitique, etc.), ce qu'on appelle quelquefois le "génie" () de la langue, présentent un mode de fonctionnement irréaliste par rapport à ce qu'une langue comme variation sociale, dialectale, intergénérationnelle, partagée par des locuteurs en situation de contact linguistique non seulement avec d'autres groupes mais à l'intérieur d'eux-mêmes (la situation de bilinguisme individuelle est au moins aussi fréquente sur terre que celle de l'unilinguisme personnel). Par ailleurs, les idiomes se partagent souvent entre des usages extrêmement hétérogènes (langues sacrées, langues véhiculaires, pidgins, baby talks, argot, langues techniques...) qu'une désignation unitaire s'avère incapable d'enregistrer et de prendre en compte. Les travaux récents de J.-J. Glassner sur la première écriture connue (*Ecrire à Sumer*, Seuil, 2000) montrent dès cette époque la présence de telles variations dans les documents écrits eux-mêmes.

Bref, tout autre est la situation concrète des langues telle qu'elle résultait de l'observation *in situ* en sorte qu'on peut classer les critiques portées à cette théorie sous quatre rubriques :

- une critique issue de la dialectologie et empruntant son modèle à la physique, la théorie des ondes (*Wellentheorie* de Johannes Schmidt, *circa* 1870) qui étudie la diffusion non des langues mais des changements (de phonèmes, de morphèmes, de mots, de syntaxe...) : la restitution d'une autonomie des différents plans, la distinction des faits linguistiques et des locuteurs démontre que tel trait peut être emprunté au delà d'une aire linguistique donnée, brouillant les frontières commodes entre telle et telle langue (e.g ; l'aspiration commune au basque et aux langues romanes en contact, gascon et castillan) ;
- une critique issue de la créolistique et empruntant son modèle à la biologie, la théorie de l'hybridation linguistique (L. Adam, *circa* 1880) qui admet la possibilité de langues "croisées" dont les pidgins offrent le modèle exemplaire : aujourd'hui, plutôt qu'à une forme stabilisée de ces langues, les processus de pidginisation et de créolisation sont devenus des modèles de raisonnement concernant l'intensification critique des contacts et l'accélération des changements linguistiques ;
- une critique issue de l'observation du contact des langues et empruntant son modèle à la chimie, la théorie des langues mixtes ou du mélange des langues (*Sprachmischung* de H. Schuchardt, *circa* 1890) qui s'intéresse aux dialectes de "frontière linguistique" et démontre l'impossibilité d'attribuer un parler à un groupe ou à un autre dans des zones de fusion italo-allemande, slavo-allemande, italo-slave (le phénomène vaut également pour la phonologie, la syntaxe et plus encore le lexique dont le témoignage, souvent considéré comme central, est des plus fragiles : l'arménien, dont la spécificité est sûre, ne comprend pas plus de trois cents items de cette origine) ;
- une critique issue de l'analyse des situations de plurilinguisme et empruntant son modèle aux

sciences sociales, la théorie de l'union de langues (*Sprachbund* de Troubetzkoy, *circa* 1920) qui conçoit la cohérence linguistique d'un groupe comme un processus et non comme un état. Dans cette théorie, l'indo-européen se définirait comme un ensemble restreint de propriétés linguistiques (et en aucun cas ethniques ou culturelles) que des langues pourraient, au cours de leur histoire, perdre ou acquérir, totalement ou partiellement, en sorte que des langues deviendraient progressivement plus ou moins indo-européennes. De telles théories trouvent des échos précis en archéologie (D.L. Clarke) à travers des emprunts à l'anthropologie sociale (F. Barth notamment).

Ces représentations ont en commun de contredire le parallogisme d'une langue mère unique par groupe, structurée en un nombre fini de racines, ou au mieux en une série limitée de paradigmes, aboutissant par étapes successives à une collection de langues documentées constituant une famille. L'indo-européen et, potentiellement, les autres groupes y deviennent un partage de propriétés plus ou moins centrales, plus ou moins communes, qui peuvent être perdues ou acquises. Les langues apparaissent plus ou moins proches d'un prototype qui n'est plus temporel mais modélisé, au terme d'un processus qui rend secondaire la question de l'origine proprement dite.

A partir d'une réflexion sur les conditions d'élaboration et de développement de la grammaire comparée (et de la linguistique), on voudrait accompagner une critique archéologique qui récuse la fausse évidence des idées d'ethnies ou de migrations de masse. De telles images ne se seraient pas imposées aussi facilement si les théories du contact de langue, de groupes humains, de techniques, avaient été intégrées plus tôt à la réflexion. D'un point de vue plus général, on ne saurait trop souligner que le sens vient des hommes et non des ossements, des pierres, des phonèmes ou des gènes qui sont des objets de recherche : notre recherche ne porte donc pas sur les données mais sur le paradigme et le contexte conceptuel dans lequel les données prennent sens.

L'intégration générale des résultats des deux volets se fera au fur et à mesure du travail, par le biais de réunions régulières entre les membres participants concernés. Il va de soi que dans un programme structuré sur quatre ans, de nouvelles collaborations se feront jour ou apparaîtront comme nécessaires, dont certaines déjà en cours de discussion ne peuvent encore être mentionnées ici.

Des attendus formulés par les archéologues comme par les linguistes, il ressort clairement que la critique à conduire porte à la fois sur les modèles et les unités de comparaison entre les constructions issues des sciences humaines et celles des sciences naturelles. Le modèle arborescent utilisé dans la superposition classique de l'arbre des langues et de l'arbre des gènes n'est pas le seul possible et souffre de défauts qu'on souhaite mieux mettre en évidence, tout en évaluant des modèles alternatifs plus adaptés à rendre compte des données linguistiques et culturelles, ou du moins à s'en approcher. Mais le travail sur les unités elles mêmes (spécialement en archéologie) reste largement à faire. Dans sa critique des travaux de Cavalli-Sforza, G.A. Clark (*Journal of Anthropological Research*, 1999) montre bien comment les unités (culturelles, biologiques) que cet auteur compare aux ensembles génétiques issues d'une analyse statistique (ACP) ne sont en rien des catégories définies de la même façon et donc susceptibles de leur être comparées. Cette réflexion sera au cœur du travail. Elle est la condition sine qua non d'une association sinon d'une synthèse fructueuse entre les travaux des paléo-génétiens et ceux des spécialistes des sociétés et des langues.